

À une trentaine d'années d'intervalle, la philosophe et mystique Simone Weil et le militant maoïste Robert Linhart ont vécu aux côtés des ouvriers – la première principalement chez Alstom et chez Renault, le deuxième chez Citroën. Leurs récits dénoncent avec force l'inhumanité du travail à la chaîne.

En 1934, trois ans après son agrégation de philosophie, la normalienne Simone Weil prend un congé de l'Éducation Nationale pour travailler à l'usine. Cette démarche reflète sa volonté de s'échapper « *d'un monde d'abstractions et de [se] trouver parmi des hommes réels* », celle-là même qui la conduira peu après à s'engager auprès des anarchistes espagnols. De cette année comme ouvrière, il nous reste des lettres et un « journal d'usine », où la jeune femme consigne le détail de ses tâches ainsi que ses souffrances et humiliations quotidiennes. Une trentaine d'années plus tard, le sociologue Robert Linhart – normalien, lui aussi – s'engage à son tour comme ouvrier à l'usine Citroën de Choisy, en tant qu'« établi ». Ce terme était utilisé dans les années 60 et 70 par les intellectuels d'extrême gauche qui se faisaient embaucher dans les usines ou les docks pour mobiliser la classe ouvrière. Caractère inhumain du travail à la chaîne, cadences infernales, omniprésence du mépris, les similitudes de leurs expériences sont frappantes malgré les époques et les personnalités différentes.

L'esclavavage du tr

*Deux récits
bouleversants
de Simone Weil
et Robert Linhart*

MISÈRE TRAGIQUE DES OUVRIERS

De santé fragile, Simone Weil souffre terriblement de la dureté des conditions de travail : températures extrêmes, flammes qui « *lèchent les mains et les bras* », blessures, cadences d'autant plus rapides que les ouvriers sont payés à la pièce – à certains postes, le rythme de production a doublé en quatre ans ! De plus, la « *manœuvre sur la machine* » a beaucoup de mal à réussir les tâches d'usinage qu'on lui confie, d'autant que les machines sont souvent mal réglées. Elle y met pourtant toute sa bonne volonté – on trouve dans son journal une « *liste des bêtises commises à éviter dorénavant (relire cette liste 2 fois par jour)* »...

En partageant le quotidien des ouvriers, la philosophe découvre aussi leur misère tragique, leur faim et leur désespoir. « *Je ne vois pas comment ceux qui ne sont pas costauds peuvent éviter de tomber dans une forme quelconque de désespoir – soûlerie ou vagabondage, ou crime ou débauche, ou simplement, et bien plus souvent, abrutissement – (et la religion ?)* ». Plus loin, elle rapporte ces propos entendus chez les ouvrières qu'elle côtoie. « *Vous avez des gosses ? – Non, heureusement. C'est-à-dire, j'en avais un, mais il est mort.* » Et Simone Weil de commenter : « *C'est beau les sentiments, mais la vie est trop dure...* ». Rappelons qu'en ces années trente, la crise économique a diminué les salaires et aggravé la précarité.

Dans ce contexte terrifiant, la rareté de la camaraderie entre ouvriers est, pour la jeune intellectuelle, une déception profonde. L'absence de solidarité est la règle, la plupart des ouvrières tentant de récupérer les tâches les moins dures et les mieux payées. Ce climat donne encore plus de prix aux rares moments de bonté. Après quelques lignes à décrire un contremaître «très gentil», Simone Weil conclut : «Ne jamais oublier cet homme».

Cette immersion dans le monde ouvrier est aussi une expérience intime de l'inhumanité du taylorisme. Comme on le voit dans l'extrait, la jeune femme juge cette organisation du travail profondément contraire à toute dignité humaine. «[...] Le tragique de cette situation, c'est que le travail est trop machinal pour offrir matière à la pensée, et que néanmoins il interdit toute autre pensée. Penser, c'est aller moins vite [...]» Et, plus loin : «On est comme les chevaux qui se blessent eux-mêmes dès qu'ils tirent sur le mors – et on se courbe. On perd même conscience de cette situation, on la subit, c'est tout. Tout réveil de la pensée est alors douloureux». Le travail à la chaîne aboutit en même temps à l'abêtissement des ouvriers : «L'ouvrier ignore l'usage de chaque pièce. [...] Le rapport des causes et des effets dans le travail même n'est pas saisi».

Peu à peu, la jeune femme se sent réduite au rang d'esclave,

Entre les engueulades, l'arbitraire de la paye, distribuée à la façon d'une aumône, et la brutalité de l'embauche, au cours de laquelle on examine la robustesse physique des ouvrières comme de chevaux, l'humiliation est permanente.

elle en fait l'expérience saisissante quand elle en vient à s'étonner qu'on l'autorise à monter dans un bus. « Comment, moi, l'esclave, je peux donc monter dans cet autobus, en user pour mes 12 sous au même titre que n'importe qui ? Quelle faveur extraordinaire ! Si on m'en faisait brutalement redescendre en me disant que des modes de locomotion si commodes ne sont pas pour moi, que je n'ai qu'à aller à pied, je crois que ça me semblerait tout naturel. L'esclavage m'a fait perdre tout à fait le sentiment d'avoir des droits. Cela me paraît une faveur d'avoir des moments où je n'ai rien à supporter en fait de brutalité humaine. » Un esclavage moderne qui lui paraît pire encore que l'esclavage «traditionnel», puisqu'elle impose à

l'esclave de consentir à sa condition : « J'ai parfois pensé qu'il vaudrait mieux être plié à une semblable obéissance du dehors, par exemple à coups de fouet, que de devoir ainsi s'y plier soi-même en refoulant ce qu'on a de meilleur en soi ». Il faut dire qu'entre les engueulades, l'arbitraire de la paye, distribuée à la façon d'une aumône, et la brutalité de l'embauche, au cours de laquelle on examine la robustesse physique des ouvrières, l'humiliation est permanente. La philosophe résume cette situation tragique dans cette formule : les ouvriers forment « la classe de ceux qui ne comptent pas – dans aucune situation – aux yeux

avail à la chaîne

Extrait

“

« Pour moi, personnellement, voici ce que ça a voulu dire, travailler en usine. Ça a voulu dire que toutes les raisons extérieures (je les avais crues intérieures, auparavant) sur lesquelles s'appuyaient pour moi le sentiment de ma dignité, le respect de moi-même ont été en deux ou trois semaines radicalement brisées sous le coup d'une contrainte brutale et quotidienne. Et ne crois pas qu'il en soit résulté en moi des mouvements de révolte. Non, mais au contraire la chose au monde que j'attendais le moins de moi-même – la docilité. Une docilité de bête de somme résignée. Il me semblait que j'étais née pour attendre, pour recevoir, pour exécuter des ordres – que je n'avais jamais fait que ça – que je ne ferais jamais que ça. Je ne suis pas fière d'avouer ça. C'est le genre de souffrances dont aucun ouvrier ne parle : ça fait trop mal même d'y penser. (...)

Il y a deux facteurs dans cet esclavage : la vitesse et les ordres. La vitesse : pour “y arriver”, il faut répéter mouvement après mouvement une cadence qui, étant plus rapide que la pensée, interdit de laisser cours non seulement à la réflexion, mais même à la rêverie. Il faut, en se mettant devant sa machine, tuer son âme pour huit heures par jour, sa pensée, ses sentiments, tout. Est-on irrité, triste ou dégoûté, il faut ravalier, refouler tout au fond de soi, irritation, tristesse ou dégoût : ils ralentiraient la cadence. Et la joie de même. Les ordres : depuis qu'on pointe en entrant jusqu'à ce qu'on pointe en sortant, on peut à chaque moment recevoir n'importe quel ordre. Et toujours il faut se taire ou obéir. L'ordre peut être pénible ou dangereux à exécuter, ou même inexécutable ; ou bien deux chefs donner des ordres contradictoires ; ça ne fait rien : se taire et plier. »

Simone Weil, *La Condition ouvrière*, Gallimard, 1951, pages 58-59.

Il faut, en se mettant devant sa machine, tuer son âme pour huit heures par jour.

L'entreprise au risque de la littérature

¹ Ce dernier vers de la 1^{ère} strophe est le suivant : « C'est nous le droit, c'est nous le nombre : Nous qui n'étions rien, soyons tout ».

de personne... et qui ne compteront pas, jamais, quoi qu'il arrive, en dépit du dernier vers de la 1^{ère} strophe de l'Internationale ». ¹ Elle souligne que le sort des femmes est encore plus terrible puisque, contrairement aux hommes, même les plus compétentes et les plus volontaires n'ont aucune possibilité d'évoluer vers des tâches moins répétitives.

L'autre sentiment dominant dans le quotidien ouvrier est la peur, celle-là même qu'on lit sur les visages de six heures et demie, dans le métro pour Billancourt, et qui perdure toute la journée : peur de louper la pièce, peur de se faire rabrouer, peur d'être mis à pied.

DES SIMILITUDES SAISSANTES DANS LE RÉCIT DE ROBERT LINHART

La peur, elle frappe Robert Linhart de la même façon lorsqu'il se fait embaucher comme ouvrier dans l'usine Citroën de Choisy, à l'automne 1968. Peur de l'appareil de répression officiel (la hiérarchie) et souterrain (le syndicat maison, les mouchards), mais aussi peur de la chaîne elle-même, ennemi sans visage et donc plus implacable encore. « *Quand il n'y a pas de chef en vue, et que nous oublions les mouchards, ce sont les voitures qui nous surveillent par leur marche rythmée, ce sont nos propres outils qui nous menacent à la moindre inattention, ce sont les engrenages de la chaîne qui nous rappellent brutalement à l'ordre* ».

Tout autant que leur outil de travail, les ouvriers, selon Robert Linhart, en viennent à détester les voitures qu'ils produisent. « *Les carrosseries, les ailes, les portières, les capots, sont lisses, brillants, multicolores. Nous, les ouvriers, nous sommes gris, sales, fripés. La couleur, c'est l'objet qui l'a sucée : il n'en reste plus pour nous. Elle respandit de tous ses feux, la voiture en cours de fabrication. Elle avance doucement, à travers les étapes de son habillage, elle s'enrichit d'accessoires et de chromes, son intérieur*

se garnit de tissus douillets, toutes les attentions sont pour elle. Elle se moque de nous. Elle nous nargue. » Ce renversement terrifiant de la tendresse qu'on prête généralement à l'artisan vis-à-vis de l'objet fabriqué provient du contraste entre le respect des chefs à l'égard des voitures en cours de production et leur mépris pour les ouvriers.

À ce climat lourd vient s'ajouter la pression de cadences très dures, en dépit de l'apparente lenteur de la chaîne. Ces dernières plongent le nouveau venu dans la terreur, « *aussi angoissante qu'une noyade* », de « couler », autrement dit de ne pas réaliser sa tâche au rythme de la chaîne.

HUMILIATION PERMANENTE ET RACISME INSTITUTIONNALISÉ

Et puis, il y a l'humiliation – là encore, la similitude avec le récit de Simone Weil est frappante. Cette dernière se traduit d'abord par une négation complète des compétences, alors même que la plupart des postes de travail exigent un véritable savoir-faire. L'intellectuel « établi » s'avère ainsi incapable de réaliser la soudure à l'étain comme le gainage des vitres – il lui faudra un troisième poste, à la confection des sièges, pour donner enfin satisfaction. « *Au fait, soudeur, j'ai entendu dire que c'est un métier* », glisse-t-il à son collègue Mouloud, qui tente en vain de lui enseigner le coup de main à son arrivée. Mais les compétences n'ont aucune place dans la hiérarchie officielle des ouvriers, qui repose sur un racisme institutionnalisé. « *Les Noirs sont M. 1, tout en bas de l'échelle. Les Arabes sont M. 2 ou M. 3. Les Espagnols, les Portugais et les autres immigrés européens sont en général O.S.1. Les Français sont, d'office, O.S.2. Et on devient O.S.3 à la tête du client, selon le bon vouloir des chefs* ». Le mépris est ostensible et prend de multiples formes : surveillance, fouille, interdiction de s'asseoir, tutoiement. « *Les mille façons de vous répéter à chaque instant de la journée que vous n'êtes rien. Moins qu'un accessoire de voiture,*

Extrait

“ Une voiture est-elle faite ? La suivante ne l'est pas, et elle a déjà pris la place, dessoudée précisément là où on vient de souder, rugueuse précisément à l'endroit que l'on vient de polir. Faite, la soudure ? Non, à faire. Faite pour de bon, cette fois-ci ? Non, à faire à nouveau, toujours à faire, jamais faite – comme s'il n'y avait plus de mouvement, ni d'effet des gestes, ni de changement, mais seulement un simulacre absurde de travail, qui se déferait aussitôt achevé sous l'effet de quelque malédiction. Et si l'on se disait que rien n'a aucune importance, qu'il suffit de s'habituer à faire les mêmes gestes d'une façon toujours identique, dans un temps toujours identique, en n'aspirant plus qu'à la perfection placide de la machine ? Tentation de la mort. Mais la vie se rebiffe et résiste. L'organisme résiste. Les muscles résistent. Les nerfs résistent. Quelque chose, dans le corps et dans la tête, s'arc-boute contre la répétition et le néant. La vie : un geste plus rapide, un bras qui retombe à contretemps, un pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux mouvement, la “remontée”, le “coulage”, la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité vide qu'est le poste de travail, il y a encore des événements, même minuscules, il y a encore un point, même monstrueusement étiré. Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, cette grimace, ce “décrochage”, c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : “je ne suis pas une machine !” »

Robert Linhart, L'Établi, Les éditions de Minuit, 1978, pages 13-14.

Cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, c'est la vie qui s'accroche.



• Chaîne de montage de la 2CV dans l'usine Citroën de Levallois (vers 1981).

moins qu'un crochet de chaîne (tout ça, on y fait attention). Rien. » Cette humiliation généralisée prend un caractère sadique lorsqu'il s'agit d'infliger des brimades individuelles aux « fortes têtes », dont Robert Linhart fait évidemment partie une fois identifié comme « établi ». Sous le terme ironique d'« *organisation rationnelle du travail* », il montre comment la répartition des tâches entre lui et son collègue Ali, à la manutention des caisses, a été pensée pour contrarier au mieux leurs aptitudes physiques. À celui qui est fragile, on assigne le travail de force, à celui qui est grand, robuste et débordant d'énergie, on confie l'attente interminable dans le froid. C'est précisément le thème de l'humiliation qui sera retenu pour appeler à la grève, en réaction contre la décision de la direction d'imposer vingt minutes de travail quotidien gratuites, pour compenser le temps perdu lors des « événements » de mai 68. Plutôt que de s'égarer dans des revendications multiples, le peintre sicilien qui mène le mouvement aux côtés de Robert Linhart propose de mobiliser les ouvriers en leur parlant d'honneur et de fierté. Ces mots forts, qui seront traduits en arabe, en espagnol, en portugais et en yougoslave, atteindront leur cible : un tiers des effectifs fera grève, avec pour conséquence un arrêt de la chaîne.

« L'USINE EST CONÇUE POUR PRODUIRE DES OBJETS ET BROIER DES HOMMES »

Pour Robert Linhart, l'usine est une machine à détruire les hommes : l'extrait présenté ici montre qu'il s'agit, entre elle et eux, d'une lutte de la vie contre la mort. La seule note d'espoir est représentée par le personnage de Demarcy, retoucheur âgé qui a réussi à aménager son travail de façon autonome – c'est le seul parmi les 1200 personnes que compte l'usine. « *On dirait un petit artisan, et il paraît presque déplacé, oublié comme un vestige d'une autre époque dans l'enchaînement répété des mouvements de l'atelier* ». Là où la chaîne de fabrication représente pour les autres un ennemi, lui « *fait corps avec son établi* », un outil extrêmement ingénieux qu'il a conçu lui-même, avec

un remarquable savoir-faire. Solitaire, silencieux, à part, le vieil ouvrier est satisfait d'un travail dans lequel il donne toute son habileté. Du point de vue de l'attitude de la hiérarchie à son égard, il constitue aussi une exception, sa figure de vieux sage ressuscitant miraculeusement le respect dans un univers de mépris.

Cependant, la grande machine ne tolérera pas longtemps cet îlot d'humanité. Au nom de la sacro-sainte normalisation, le service dédié à l'organisation du travail décide de remplacer son ingénieur établi, fruit de l'expérience et de l'intelligence humaines, par un engin standard. Trois hommes surgissent un beau matin pour effectuer l'échange, et, du même coup, détruire tout l'univers du vieil homme. Ce gardien miraculé d'une dignité professionnelle disparue ne se remettra pas du choc.

DEUX TEXTES D'UNE TRÈS GRANDE FORCE

Bien sûr, Robert Linhart est un homme engagé, un militant qui espère faire changer les choses de l'intérieur. Mais cette absence assumée de neutralité n'enlève rien à la force de son récit, porté par une écriture magnifique. Le livre de Simone Weil, quant à lui, est un recueil de textes qui n'étaient pas destinés à la publication. On y découvre une personnalité particulièrement touchante par sa volonté de ressentir, de partager, de comprendre et aussi d'agir. Dans sa correspondance avec Auguste Detœuf, fondateur d'Alstom et auteur des célèbres *Propos de O. L. Barenton*, confiseur, ouvrage très en vogue aujourd'hui, on la voit ainsi nouer un dialogue passionnant avec l'un des grands patrons de son époque, dans l'espoir de faire évoluer certains aspects de la condition ouvrière.

Tous ceux qui ont vu *Les temps modernes* conservent l'image extraordinaire de Charlie Chaplin hanté par les boulons. Dans un style plus grave, ces deux livres dénoncent la dureté du travail à la chaîne d'une façon tout aussi inoubliable.

Sophie Chabanel